

lieues d'ici, je ne vois pas trop quel bénéfice vous pouvez retirer des visites du roi ?

— C'est cependant bien simples, monsieur le chevalier.

— Bon, comment cela ?

— Pendant que la cour est à Versailles et quand je dis la cour, j'ai tort, parce que le roi, dans les visites qu'il fait à ce rendez-vous de chasse, n'est jamais accompagné que d'une quarantaine de personnes, et encore souvent il y en a moins... or, Versailles, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, est fort vieux, fort délabré et surtout de dimensions tellement exiguës que sept ou huit gentilshommes seulement peuvent à grand'peine y habiter avec le roi.

— Ah ? très-bien, parfaitement. Alors les autres sont contraint de chercher fortune où ils peuvent ?

— Justement, monsieur le comte. De là mon bénéfice.

— Oui, oui, je comprends. Ceux des gentilshommes qui ne trouvent pas à se caser au château, vous leur offrez l'hospitalité moyennant finances...

— C'est cela même, monsieur le chevalier.

— Eh bien, je suis content de savoir cela. Cela me rassure sur votre sort, qui, je vous l'avoue, m'inquiétait.

— Oh ! monsieur le baron, vous êtes mille fois trop bon pour moi.

— Non, véritablement ; vous me faites l'effet d'un brave homme, et, ma foi ! cela m'inquiétait fort ; mais me voici complètement rassuré. A votre santé, mon hôte !

— À la vôtre, de tout mon cœur, messieurs ! Sans compter, ajouta-t-il, que souvent la chasse vient de ce côté ; alors vous comprenez, il y a des collations en forêt.

— Ah ! il y a des collations en forêt ?

— Oui, monsieur le marquis. Puis, au retour, lorsque le roi passe au carrefour des Trois-Chemins qui est ici à une portée de fusil de mon auberge, il envoie chercher des rafraîchissements pour ses gentilshommes. Enfin, c'est pour moi une excellente affaire.

— Malheureusement ces aubaines sont rares, n'est-ce pas, notre hôte ?

— Hélas ! oui, monsieur. L'hiver passe encore, mais l'été ! c'est terrible !

— Comment, fit le comte en souriant, est-ce que l'été le roi ne va pas à Versailles ?

— Jamais, monseigneur, ou presque jamais.

— Ah ! pourquoi donc cela ?

— Mon Dieu ! monsieur le comte, parce que, ce qui attire surtout Sa Majesté de ce côté, c'est la chasse.

— Ah ! fort bien ! il y a donc du gibier, par ici ?

— Enormément ! monsieur le baron. Aussi en ce moment vous voyez un homme très-heureux.

— Tant mieux, notre hôte, tant mieux ! Pourquoi ce grand bonheur ?

— Parce que ce matin, M. le comte de Chevreuse a passé par ici.

— M. le comte de Chevreuse ?

— Oui, monsieur le baron, un bien charmant gentilhomme. Vous le connaissez sans doute ?

— Non, pas personnellement ; mais j'en ai entendu dire beaucoup de bien.

— Eh bien, monsieur, ce gentilhomme a passé ce matin, et il a daigné s'arrêter un instant chez moi pour laisser souffler son cheval tandis que lui mangeait une friture, en buvant un verre de vin.

— Jusqu'ici, dit en riant Clair-de-Lune, je ne vois pas trop...

— Permettez, monsieur le chevalier, monsieur le comte a daigné m'informer que Sa Majesté que Dieu protège avait l'intention de venir incessamment, vous entendez, monsieur le chevalier, incessamment chasser à Versailles.

— Ah ! ah ! fort bien ! dit froidement Clair-de-Lune. Malheureusement, Sa Majesté peut changer d'avis.

— Ce n'est pas probable, monsieur le chevalier, car, en me quittant, monsieur le comte de Chevreuse a daigné me dire textuellement ces propres paroles : Je ne puis rester plus longtemps, maître Goguclu, cela à mon grand regret, parce que, vous comprenez, je suis expédié en fourrier afin de préparer les logements de Sa Majesté ; je n'ai pas un instant à perdre parce qu'elle arrivera sans faute dans cinq jours.

— Oh ! oh ! dans cinq jours, en effets, maître Goguclu. Le roi restera longtemps à Versailles ?

— Sa Majesté y demeura, je crois, pendant une quinzaine. On prépare de grandes chasses. Le comte de Chevreuse m'a retenu une chambre pour lui et cinq de ses compagnons et il m'a payé un mois d'avance.

— Voilà qui est concluant. Après cela, il n'est plus possible de conserver le plus léger doute.

— A votre santé, maître Goguclu ! vous êtes un brave homme et vous avez de bon vin. Ainsi je souhaite bien sincèrement que vos affaires prospèrent.

— Monsieur le comte, vous me confusioñez.

On continua à rire, à boire, et l'on parla d'autre chose. Le capitaine Vatan, après avoir exprimé tout ce que contenait ce citron énorme et pansu que l'on nommait maître Goguclu, l'avait dédaigneusement mis de côté.

Vers cinq heures et demie, le comte du Luo et ses compagnons se levèrent, donnèrent dix louis à l'hôtelier qui se confondit en remerciements, montèrent à cheval et reprirent au grand trot le chemin de Paris où ils arrivèrent à sept heures moins un quart.

Après avoir passé la barrière, ils se séparèrent ; c'est-à-dire que Double-Épée et Clair-de-Lune continuèrent tout droit, en suivant les bords de la Seine, tandis que le comte et le capitaine Vatan tournèrent à gauche, après avoir donné rendez-vous à Double-Épée pour le soir même chez lui.

En arrivant à la « Chère-Licorne, » le comte et son ami montèrent à leur appartement sans passer par l'hôtellerie.

— Que pensez-vous de votre promenade, comte ? demanda le capitaine.

— Eh ! fit Olivier, je pense que nous n'avons pas perdu notre temps.

— N'est-ce pas ? nous ne pouvions pas mieux tomber.

— Certes ! Et maintenant, que faites-vous ?

— Je vais aller pendant une heure ou deux surveiller un peu ce que font les drôles que j'ai engagés, puis je me rendrai à l'Épée-de-Bois, afin de me mettre au courant des nouvelles du jour. Vous me trouverez là jusqu'à une heure du matin. Passé cette heure, je serai chez Double-Épée où je vous attendrai.

— C'est convenu.

— Et vous, que faites-vous, comte ?

— Moi, je ne sais trop ; je me sens un peu fatigué. J'ai envie de rester chez moi ; mais, dans tous les cas je verrai ce soir.

— A votre aise, comte.

Ils se serrèrent la main et le capitaine